

SOMMAIRE

Les Rosicruciens se souviennent	2
Imagination et création mentale , par H. S. Lewis	5
Science et Connaissance , par M. Bénot	9
Convocation , par J. Di Tomaso	24
La voie Huna vers le Soi , par G. Cronick	27
Une solution à la crise de l'éducation : le dialogue des cultures , par M. Boudet	34
Plaidoyer pour des rythmes heureux , par M. Conan	43

COUVERTURE : *L'étang au bord de la forêt*, peinture à l'huile de Harvey Spencer Lewis (Photo A.M.O.R.C.). Se reporter à la page 2 et à l'article page 5.

Cette revue trimestrielle est publiée par la Diffusion Rosicrucienne et sous l'égide de l'Ancien et Mystique Ordre de la Rose-Croix, mondialement connu sous le sigle « A.M.O.R.C. ». Dans tous les pays où il est actif, il est reconnu comme une Organisation philosophique, initiatique et traditionnelle, qui perpétue la Connaissance que les Initiés se sont transmise depuis la plus haute Antiquité. Parfois désigné sous le vocable « *Ordre de la Rose-Croix A.M.O.R.C.* » pour associer son nom traditionnel au sigle sous lequel il est connu actuellement, il a pour devise : « *La plus large tolérance dans la plus stricte indépendance* ».

En raison même de son origine, de sa nature et de son but, l'A.M.O.R.C. n'est pas une religion. Il n'est pas non plus une secte. De surcroît, il est totalement apolitique. Ouvert aux hommes et aux femmes de toute confession religieuse et de tout milieu social, il propose ses enseignements séculaires à tous ceux et à toutes celles qui s'intéressent à la philosophie et à la spiritualité. Dans son symbole, qui n'a aucune connotation religieuse, la croix représente le corps physique de l'homme et la rose son âme en voie d'évolution.

Publication trimestrielle

Directeur : Serge Toussaint
 Rédactrice : Nelly Lopetuso

Sauf mention spéciale, les articles publiés dans cette revue ne représentent pas la pensée officielle de l'A.M.O.R.C. mais uniquement celle de leurs auteurs. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction réservés.

Impression : Coopérative de l'A.M.O.R.C. 02.32.35.39.78



Abonnement annuel : 20 €

Le numéro : 6 €

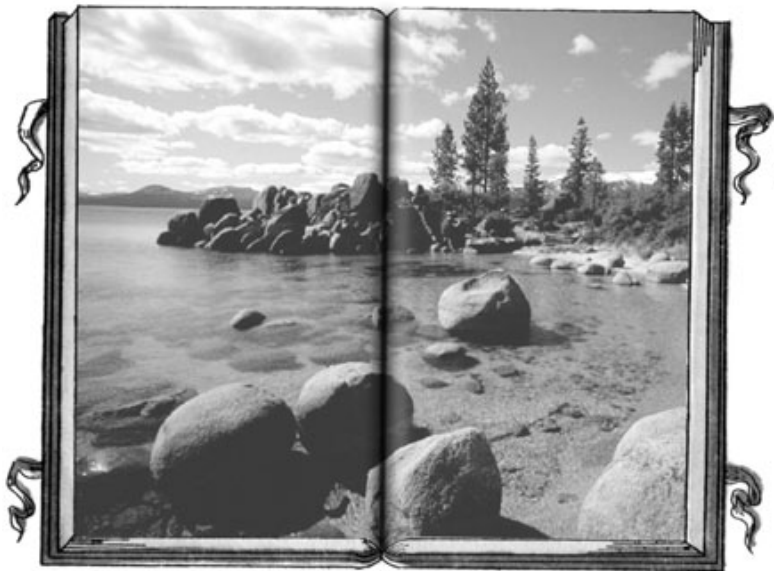
Ces prix sont valables pour la France et l'étranger.

Les abonnements peuvent être réglés par chèque bancaire, mandat ou chèque postal adressé à :

A.M.O.R.C.

Château d'Omonville
 27110 Le Tremblay - France
 Internet : www.rose-croix.org

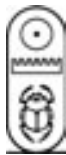
Science et Connaissance



par Michel Bénot, conférencier officiel de la section « Sciences Physiques » de l'Université Rose-Croix Internationale

La science d'aujourd'hui, dont le prestige est lié dans l'esprit de beaucoup à ses applications, est le résultat d'une évolution qui a conduit de la métaphysique antique à ce qu'on peut appeler « le matérialisme scientifique ». Cette évolution est une source d'inquiétude pour l'avenir de l'homme et de son environnement. Y a-t-il une crise ? De nombreuses publications récentes et, comme en écho à cette question, celle du lien de la science avec la spiritualité, le laissent supposer.

Déjà au XVIII^e siècle, Louis-Claude de Saint-Martin, dénonçant les "erreurs" des hommes rappelait ceci : *« L'âme de l'homme est faite pour embrasser dans sa pensée toutes les œuvres que le principe des choses a laissé sortir hors de son sein. Car s'il est vrai que l'homme doit être le témoin universel de Dieu, comment pourrait-il être ce témoin, s'il lui était impossible d'avoir la connaissance et la vue de tous les faits et de toutes les réalités en faveur desquelles il est chargé de déposer ? »*



Selon lui, seule la connaissance des « rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers, » connaissance qu'on peut trouver notamment dans le « Livre de la Nature » peut, appuyée sur la raison et sur la foi, conduire à la Vérité que recherche « l'homme de désir ».

C'est dans le monde occidental que la science d'aujourd'hui a pris naissance, aussi allons-nous examiner ce que la Tradition occidentale, et en particulier la Bible, dit de l'étude de la nature. Nous verrons aussi comment le but de cette étude a changé au fil des siècles, avec la naissance de ce qu'on appelle la science classique puis, plus récemment, avec les bouleversements qu'a connus la science contemporaine. Il nous faut commencer par une brève analyse des besoins mêmes de connaissances de l'homme, pour apporter des éléments de réponse à ces interrogations.

L'homme entre deux mondes et le besoin de connaissance

L'être humain appartient à deux mondes complémentaires : le monde sensible, fini, tangible, accessible par les sens, et le monde de la réalité suprasensible, infini, intangible, invisible. Il possède en effet un corps qui appartient au monde sensible et une âme immatérielle qui appartient au

monde de la réalité suprasensible. C'est un être doublé par sa nature. Selon la Tradition rosicrucienne⁽¹⁾, cette double nature de l'homme se manifeste sous trois formes : un corps physique, une âme et un corps psychique qui résulte de l'interférence constante entre le corps physique et l'âme.

Par ailleurs, l'âme possède un attribut, la conscience, qui a une "phase" objective et une "phase" subjective. La phase objective a pour rôle essentiel de percevoir le monde matériel et de lui appliquer nos divers processus de raisonnement. La conscience objective, douée de raison, perçoit la réalité du monde sensible et permet de raisonner à son propos. Mais, seule, elle ne peut accéder à la connaissance du monde spirituel et à l'expérience de l'esprit. Quant à la phase subjective de la conscience, source de l'intellection et des connaissances supérieures, elle permet l'éveil et le développement des facultés spirituelles car « *Les pensées dans le cœur humain sont des eaux profondes, l'homme raisonnable y puisera* » (Pr 20, 5). De plus, la phase subjective assure l'entretien de ce que nous nommerons la foi. Ce terme désigne ici, en dehors de toute référence à une religion, la relation que l'être humain entretient avec un Être unique et transcendant qu'il appelle Dieu. C'est par la foi que, avec l'aide de la conscience

objective et de la raison, l'homme peut découvrir le sens des choses, acquérir la sagesse, exprimer le meilleur de lui-même et accomplir la mission de sa vie.

Il faut remarquer que, contrairement à la perception immédiate que nous avons de notre propre corps, nous n'avons pas une telle perception de notre âme avec sa conscience objective et sa conscience subjective. Toutes deux ne nous sont perceptibles que si nous en cultivons les fruits. Et, de même que l'éducation permet le développement de la conscience objective, de même la prière, la méditation et la contemplation permettent le développement de la conscience subjective. Un développement harmonieux des deux consciences permet l'ouverture à la sagesse et la découverte du sens des choses. Mais celui dont la raison nie ou ignore l'existence de la conscience subjective, considère la foi comme un pur produit de l'imagination, une illusion, une source d'égarement de la raison.

Il nous est bien sûr possible, grâce à notre conscience objective, de reconnaître la valeur culturelle des témoignages que transmettent les grandes traditions philosophiques et religieuses, mais ce n'est pas là leur aspect le plus significatif. Seule la conscience subjective nous permet de faire nôtres les éléments de Vérité que détiennent

ces traditions, de cette Vérité dont la Bible nous dit qu'« elle nous rendra libres » (Jn 8, 31), parce qu'elle seule peut apporter la réponse aux grandes interrogations : « *Qu'est-ce que l'homme ? A quoi sert-il ? Que signifie le bien et le mal qu'il a fait ?* » (Si, 18, 8) ; parce qu'elle seule nous affranchit de tout ce qui nous aliène dans notre vie quotidienne, de tout ce qui sème en nous le doute, la souffrance et la mort.



Le symbole, véhicule de la Connaissance

Nous venons de voir que la conscience objective et la conscience subjective permettent chacune l'accès à des formes et des niveaux différents de connaissance, par la raison, pour la première,



par l'intuition, pour la deuxième. Mais, pour chacune, cet accès à la connaissance et son expression ne peut se faire que par la médiation de symboles de forme adaptée.

La philosophie, la science ou la théologie, dans la mesure où elles se présentent comme des discours ordonnés, relevant de la conscience objective, s'expriment selon les règles de la raison. La forme analytique et le déploiement discursif de la raison sont très liés à la forme analytique et discursive du langage. « *Toute expression, toute formulation, quelle qu'elle soit, est un symbole de la pensée qu'elle traduit extérieurement ; en ce sens le langage lui-même n'est pas autre chose qu'un symbolisme* »⁽²⁾. Selon cette considération, les mots du langage peuvent être considérés comme des symboles.

C'est pourquoi nous disons que le symbole est le véhicule de la connaissance objective. Cependant, il désigne aussi, et même le plus souvent, l'image à laquelle on fait appel pour représenter, exprimer ou suggérer une réalité d'un ordre supérieur à celle du symbole lui-même, quel que soit par ailleurs le mode d'expression de cette image. Il peut être un objet (par exemple un objet de culte), une figure (par exemple une croix), un

texte (par exemple le « symbole des apôtres » exprimant la foi chrétienne) etc. Ce type de symbole, par son caractère synthétique, est mieux adapté que le langage à être saisi par l'intuition et à lui servir de moyen d'expression. Ainsi chargé de sens, le symbole a une véritable action sur l'intellect, et sous ses diverses formes, il est donc bien le véhicule de toute connaissance d'ordre objectif ou subjectif.

La hiérarchie des connaissances

L'intuition dont nous parlons ici est comprise comme forme de connaissance immédiate (sans la médiation d'un raisonnement) par la conscience subjective. Elle n'a, en particulier, rien à voir avec le sens que lui donne le langage courant. La Tradition⁽³⁾ considère que cette intuition donne un accès direct et immédiat à la Connaissance qui, ayant pour objet le domaine de l'immuable, de l'absolu, des Principes à l'origine de toute chose, conduit à la Vérité. Cette Connaissance est, dans une certaine mesure, exprimée dans la « métaphysique » traditionnelle qui a pour objet l'explication ultime des choses. En revanche, la raison donne accès à la connaissance ayant pour objet le domaine



du changeant, du relatif, des lois du monde sensible qui est du domaine des sciences. Ces dernières apparaissent, selon leur domaine, comme un reflet, par analogie, de la métaphysique. On peut dire, en reprenant la terminologie d'Aristote, qu'il existe une « Sagesse » ou « Philosophie première » qui porte sur les Principes premiers. Les autres sciences sont, par rapport à celle-ci, "régionales" ou "particulières"; ce sont des sciences secondaires. Si nous reprenons l'image célèbre de Descartes⁽⁴⁾ nous pouvons dire que cette sagesse se présente comme un arbre dont les racines et le tronc constituent la philosophie première, et les branches, les sciences "particulières".

Il existe donc une hiérarchie des connaissances. Celles qui concernent la nature sont en quelque sorte une application des Principes premiers auxquels donne accès la sagesse que détient la Tradition. La connaissance de ces Principes premiers guide l'étude de chacune des sciences dans sa région particulière et en assure l'unité. La Tradition, comme nous le montrerons par des exemples tirés de la Bible, admet que le "cheminement inverse" est possible : l'étude des sciences, si elle se fait dans un esprit qui conserve sa sacralité à la nature, peut conduire à la découverte des Principes premiers. Mais les sciences modernes, ayant perdu ce lien avec

la Philosophie première, se sont fragmentées en de nombreuses régions de savoir de plus en plus cloisonnées et privées d'unité.

Cependant, dans le monde chrétien, pendant de nombreux siècles – essentiellement jusqu'aux travaux de Galilée au XVII^e siècle – l'étude du cosmos, selon les différentes sciences traditionnelles que sont la théologie, l'astrologie, l'alchimie et la médecine, avait conservé un lien avec les Principes premiers et avait une motivation spirituelle. Le fondement de cette motivation se trouve exprimé dans le prologue de l'évangile de saint Jean (Jn 1, 1-14) selon lequel, le Verbe – Logos, "pensée" et parole de Dieu – est manifesté dans la Création. Le cosmos est vu alors comme l'« image manifestée d'une Réalité et d'un Ordre non manifesté et d'ailleurs, en soi, non manifestable »⁽⁵⁾.

Or, « *Tout ce qui est, sous quelque mode que ce soit, ayant son principe dans l'Intellect divin, traduit ou représente ce principe à sa manière et selon son mode d'existence ; et ainsi, d'un ordre à l'autre, toutes choses s'enchaînent et se correspondent pour concourir à l'harmonie universelle et totale, qui est comme le reflet de l'Unité Divine elle-même.* »⁽⁶⁾ Il est donc légitime de considérer les lois de la nature comme symboles des réalités d'ordre supérieur, en vertu de cette correspondance.





La Bible et la science du Moyen Âge

Il faut remarquer que, déjà dans le livre de la Genèse, la Création apparaît comme un projet très structuré qui se déroule selon un plan bien établi. Dieu accorde à Adam le pouvoir de nommer les créatures. (Gn, 2, 19-21). Or, pour nommer, ne faut-il pas d'abord connaître ? La connaissance de la nature entre donc de "plein droit" dans les attributions de l'homme. Mais c'est dans les livres sapientiaux, et particulièrement celui de la Sagesse, qu'on trouve de nombreuses indications sur l'importance de la connaissance du Cosmos. L'idée d'un ordre et d'une structure dans la Création y est nettement exprimée : « Tu as tout disposé avec mesure, nombre et poids » (Sg 11, 20).

Mais c'est Dieu qui accorde à l'homme de connaître « tout savoir et toute science des techniques » qui donne ainsi « une connaissance exacte du réel », une connaissance de « la structure du monde et des propriétés des éléments » et « du commencement de la fin et du milieu des temps » (Sg 7, 16-21). Certes, ses projets sont « difficiles à saisir » (Ps 139(138), 17), mais « Dieu

affermit les pas de l'homme qui étudie sa route avec son cœur » (Pr, 16, 9) et le craint et ainsi celui qui « soumet son cœur à la raison... reçoit connaissance et raison » (Pr 2, 1-6).

Nombreux sont les textes qui invitent l'homme à exercer son intelligence, à raisonner, à acquérir la sagesse qui conduit à la connaissance (Si, 14, 20 ; Pr 4,5). Et l'apôtre Paul dit, à propos des hommes impies : « *Ce que l'on peut connaître de Dieu est pour eux manifeste : Dieu le leur a manifesté depuis la Création* » car « *Ses perfections invisibles, éternelle puissance et divinité, sont visibles dans ses œuvres pour l'intelligence* » (Ro I, 20). Le visible est bien manifestation de l'Être et de la Puissance de l'invisible. C'est bien là le but de toute cette connaissance : connaître Dieu à travers Sa création et Lui rendre gloire et action de grâce (Ro, 1, 21).

J-M. Maldamé⁽⁷⁾ a montré comment la connaissance de la nature, et la représentation que s'en fait la science de l'époque, servent de base aux théologiens pour construire leur discours sur la foi dans ces textes bibliques (Sg 13, 2-5). C'est, à travers les textes, un véritable "dialogue" entre la science et la théologie qui apparaît. Il montre aussi comment cette démarche est reprise par les premiers Pères de l'Église, pour commenter les textes bibliques

eux-mêmes. C'est la cosmologie du symbolisme biblique qui a permis ce dialogue et le maintien de l'unité de la connaissance durant tout le Moyen Âge. La découverte de la philosophie d'Aristote au XII^e siècle change profondément l'articulation du discours théologique et scientifique, mais le dialogue demeure établi parce que l'approche de la nature, par la théologie comme par la science d'alors, restait de l'ordre du symbolique et procédait du désir de ne pas réduire la nature profonde des choses à leurs apparences.

Comme il nous faut aller à grands pas dans une histoire qui s'étale sur vingt-cinq siècles, nous nous contenterons d'évoquer simplement deux étapes de ce long chemin : la naissance de la science classique avec Galilée et celle de ce que nous appelons la science contemporaine, née avec les bouleversements de la relativité et de la physique quantique. On peut dire que le dialogue de la science et de la théologie s'est de fait rompu à l'époque de Galilée et que depuis cette époque, l'unité de la connaissance s'est perdue. Bien évidemment, le terme même de « science » avait, avant Galilée, un sens très différent de celui qu'il a acquis depuis. Cela ne signifie nullement, selon nous, qu'un tel dialogue soit aujourd'hui impossible, comme nous le verrons. Nous allons maintenant voir comment ce dialogue s'est interrompu.



La révolution de Galilée et la naissance de la science classique

Les travaux de Galilée (1564-1642) sont généralement considérés comme marquant la naissance de la science nouvelle qui, du XVII^e siècle jusqu'à la fin du XIX^e siècle sera appelée "classique". Les bouleversements que cette dernière a connus dans la première moitié du XX^e siècle marqueront la naissance de la "science contemporaine". Cette manière très schématique, nous en convenons, de subdiviser l'histoire des sciences, correspond cependant à de profonds changements d'esprit qui se sont opérés à chacune de ces époques. Des travaux de Galilée se dégagent nettement les caractères fondamentaux de la science classique :

– Galilée renonce à appréhender les choses selon leur essence intime et assigne pour objet à la



science de n'étudier que les propriétés des objets que nos sens perçoivent : *« ou bien nous voulons essayer, par nos spéculations, d'atteindre l'essence vraie et intrinsèque des substances naturelles, ou nous nous contentons de connaître certaines de leurs propriétés. Je tiens la recherche des essences pour non moins impossible et inutilement fatigante, dans les substances élémentaires et dans les substances célestes les plus éloignées »*⁽⁸⁾.

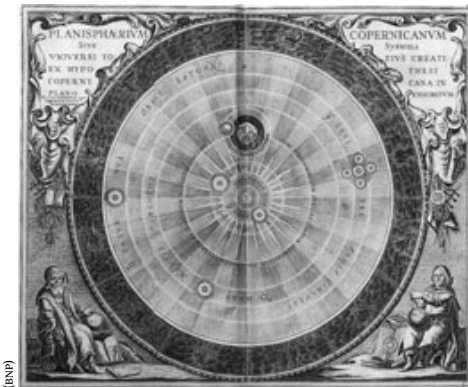
– Avec lui, la physique nouvelle se fonde sur l'expérience. Il traduit l'ordre qu'il voit dans la Création par le recours au formalisme mathématique, aussi bien pour en exprimer les formes et les figures, ce qui se faisait déjà, que pour exprimer les relations entre causes et effets observés.

– Par la même occasion, puisque l'homme fait aussi partie du cosmos, il en rend possible une

étude, selon la même approche scientifique, en accordant une large part à l'observation.

– Il montre, grâce à l'observation, que, contrairement à ce qu'affirmait la philosophie scolastique du Moyen Âge, il n'y a pas de différence de nature entre le monde sublunaire, monde « du changement et de la corruption » d'Aristote, et le monde céleste, monde « parfait et incorruptible ». Tout dans le cosmos est soumis aux mêmes lois physiques qui rendent compte des apparences. C'est ce que confirmera avec éclat, un peu plus tard, la théorie de la gravitation universelle de Newton.

– Il soutient la théorie de l'héliocentrisme de Copernic, qui se révélera fondée mais qu'à l'époque il ne peut pas prouver. Cette prise de position lui vaut un procès et une condamnation par l'Église catholique en 1633, qui ne le réhabilitera que plus de trois siècles plus tard, après que le Concile Vatican II ait admis « les erreurs de certains Chrétiens eux-mêmes insuffisamment avertis de la légitime autonomie de la science »⁽⁹⁾. Il faut souligner que Thomas d'Aquin lui-même, bien avant l'« affaire Galilée », avait affirmé la prééminence de la science sur l'interprétation des textes.⁽¹⁰⁾



(BNP)

– Il considère la nature comme elle lui apparaît. Seules sont prises en compte les propriétés sensibles des objets et, parmi elles, seules sont étudiées celles qui se prêtent à la mesure. Galilée rompt avec l'approche symbolique traditionnelle pour étudier la nature, puisqu'il la considère telle qu'elle apparaît. Cette rupture marque le début d'une "crise du symbolisme religieux" dont une analyse approfondie⁽¹¹⁾ montre qu'elle s'est développée jusqu'à nos jours.

– Il affranchit la science de la tutelle de la théologie et lutte pour son autonomie : « *Les vérités de la foi contenues dans la Bible et fixées par le dogme touchent l'homme relativement à son salut. La vérité scientifique est d'un ordre tout différent* »⁽¹²⁾. Pourtant Galilée s'affirmait comme un catholique sincère. Il avait exposé



Astrolabe en papier, XVII^e siècle (BNP)

en maintes circonstances, parfois en termes qui paraissent très "actuels", l'articulation qui devait exister selon lui entre la science et la théologie. Il déclare explicitement que leurs deux vérités ne peuvent jamais se contredire : « *L'Écriture sainte et la nature procèdent également du Verbe divin, la première comme dictée par l'Esprit Saint, la seconde comme exécutrice très fidèle des ordres de Dieu* »⁽¹³⁾.

– Soulignons enfin le rôle culturel que Galilée assigne désormais à la science : il publie une grande partie de son œuvre dans sa langue natale, et en permet ainsi la lecture par le plus grand nombre. Avec Galilée, c'est la relation de l'homme avec la nature qui se trouve modifiée. Ne voyant plus en elle des symboles de la réalité invisible, il n'y trouve plus la sacralité qu'elle revêtait dans la Tradition, depuis l'Antiquité. La naissance de la science classique marque la distinction qui s'est établie entre les trois domaines de la connaissance rationnelle : la théologie, la philosophie et les sciences.

La science triomphante

Il apparaît nettement chez Galilée que vérité théologique et vérité scientifique sont "d'ordres" différents et s'exercent dans des domaines distincts. Mais



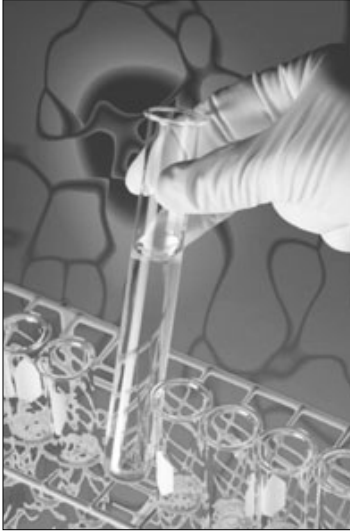
distinction ne veut pas dire séparation. Pourtant cette séparation se fera progressivement pour être consommée à la fin du XIX^e siècle. Au XVII^e siècle encore, Kepler découvre les lois qui gouvernent le mouvement des planètes, en y recherchant l'harmonie des lois divines, et un peu plus tard, Newton se figure l'espace comme un *sensorium dei* où se manifeste l'attraction universelle. Pour lui comme pour bien des gens de son époque, Dieu intervient de temps en temps dans une Création qui obéit à ses lois, pour en assurer le fonctionnement harmonieux. Mais le XVIII^e siècle se convaincra que même ces interventions occasionnelles ne sont pas nécessaires. C'est à un "Dieu horloger", promu ingénieur de génie, qu'on reconnaît en somme le mérite d'avoir fabriqué une belle mécanique qui peut fonctionner toute seule. Finalement au début du XIX^e siècle, l'hypothèse même d'un Dieu horloger n'est même plus nécessaire aux yeux de ceux qui, comme Laplace, travaillent à l'édification d'un "Système du monde".

Durant ce siècle, la science voit s'épanouir une confiance aveugle en sa toute puissance, grâce à ses grandes découvertes et ses théories unificatrices, comme celles de l'évolution de Darwin ou de l'électromagnétisme de Maxwell, grâce aussi à sa contribution aux rapides développements technologiques et industriels, suivis de

non moins rapides progrès de la médecine. Ce fut le développement du positivisme d'Auguste Comte et l'abandon définitif de toute référence à un fondement métaphysique de la science.

Au début du XX^e siècle, cette dernière avait totalement rompu le lien qui la rattachait à la Connaissance des Principes. Elle était fragmentée et de plus en plus spécialisée, en raison de la masse toujours plus grande de connaissances acquises. Se voulant indépendante de toute influence extérieure à elle-même, elle avait en quelque sorte "perdu de vue" que l'étude des seules propriétés quantifiables du monde sensible auxquelles elle s'adonnait résultait d'un choix qu'elle avait fait, et que par ce choix elle avait éliminé de son champ d'études d'autres aspects de la réalité, notamment les aspects non matériels. Elle en est arrivée à considérer que la représentation qu'elle avait construite de ce monde-là, de ce monde de la quantité, était la seule réalité : elle était devenue matérialiste.

Cependant, un point d'accord subsistait encore entre la science et la Tradition : l'idée qu'il existe un ordre dans la nature. Toutes deux refusent d'y laisser le hasard jouer un rôle (Sg 2, 1-3). Mais ce dernier point commun sera lui-même bientôt remis en question.



Les bouleversements de la science contemporaine

Dès les débuts du XX^e siècle s'annonçaient en physique les premiers problèmes qui devaient mener aux bouleversements qu'elle a connus par la suite. Ces bouleversements qui ont ensuite touché d'autres sciences comme les mathématiques et la biologie, ont conduit notamment à ces étapes :

– Prise de conscience que les théories scientifiques ne prétendent plus dire ce qui est "vrai". En effet, les événements que la science contemporaine étudie se déroulent dans une réalité dont la compréhension exige la construction de "modèles" – ensembles d'hypothèses à partir desquelles

peuvent se déduire logiquement les lois. *« En raison même de leur construction, ces modèles sont partiels et provisoires. Personne ne croit qu'ils sont "vrais" ; le seul critère de leur valeur est leur capacité à rendre compte des observations et à permettre des prévisions. »*⁽¹⁴⁾

– Abandon, avec la relativité d'Einstein, du concept de "temps absolu" auquel la physique classique était attachée et qui paraissait une évidence.

– Découverte de la complexité croissante de la nature à mesure qu'on cherche à en explorer les aspects les plus fondamentaux. En microphysique, on peut même dire que la matière semble devenir plus "évanescence" à mesure qu'on l'explore plus intimement.⁽¹⁵⁾ Cette règle du "plus complexe, au niveau plus fondamental", découverte avec la microphysique, s'impose dans bien d'autres branches de la recherche, en particulier en biologie.

– Élaboration du concept de système dans la nature, particulièrement en biologie, qui sert en ce sens de "modèle" pour d'autres sciences, concept exprimant le constat qu'un ensemble complexe d'éléments, ayant des liens étroits entre eux, possède des propriétés qui ne sont nullement réductibles à celles des éléments qui le composent, considérés isolément.



– Accord d'un rôle de plus en plus grand au formalisme mathématique. En physique fondamentale, ce formalisme y est tellement poussé pour décrire les phénomènes (par exemple en microphysique), qu'il en rend impossible une représentation intuitive ou simplement dérivée du "sens commun". Les lois en microphysique semblent parfois même en contradiction avec celles qui gouvernent le monde dans lequel agissent nos sens. Certains chercheurs et philosophes voient là une trace de l'existence de "niveaux de réalité", différents de celui de notre vie quotidienne, niveaux qui seraient gouvernés chacun par des lois qui leur seraient propres.⁽¹⁶⁾

– Admission de l'intervention du hasard dans le comportement de la nature. Ainsi en microphysique, les formules ne permettent de calculer que des probabilités d'observations dans les expériences et non plus directement ce qui va être effectivement observé. De même en biologie, après les lois de Mendel du XIX^e siècle, avec leur caractère probabiliste, le hasard a réellement fait son entrée dans les grandes théories de la biologie au XX^e siècle.⁽¹⁷⁾

– Limitation de la capacité prédictive de la science à propos d'une classe importante de phénomènes dits « chaotiques » dans de nombreuses branches. Ces

phénomènes se caractérisent par l'impossibilité de prévoir, à partir d'une situation de départ donnée, l'état d'un système évolutif pourtant gouverné par des lois connues et exprimées mathématiquement. La résolution des problèmes mathématiques, que pose l'évolution dans le temps de tels phénomènes, impose des contraintes impossibles à satisfaire. En effet, cette résolution exige de connaître les conditions au départ des calculs, et de conduire ces derniers avec une précision qui augmente si vite avec la durée de la prévision souhaitée, que cette exigence devient rapidement impossible à satisfaire (même avec les ordinateurs les plus puissants). C'est ce qui explique, notamment, que les prévisions météorologiques portent sur de faibles durées.



Bien d'autres bouleversements pourraient être mentionnés ici, notamment ceux qu'entraînent les développements de la physique quantique et qui ont conduit par exemple à des remises en cause profondes de la

manière dont elle appréhende la réalité.⁽¹⁸⁾ Ainsi, en un peu plus d'un siècle, on est passé d'une science qui croyait parvenir à tout expliquer à une science qui sait non seulement qu'elle ne pourra jamais tout expliquer, mais aussi qu'elle ne peut aucunement atteindre une vérité absolue, même partielle, dans quelque domaine que ce soit. Certains voient dans ces bouleversements le signe d'une nécessaire et possible « réorientation » salutaire de l'approche de la nature.

Risques d'aujourd'hui

On pourrait pourtant penser que la science d'aujourd'hui, par sa connaissance de la nature et les progrès auxquels elle a conduit, a apporté aux hommes des sociétés industrialisées une forme de liberté. Elle les a en effet libérés de bien des contraintes physiques et les a mis à l'abri de bien des menaces naturelles. Selon nous cependant, cette liberté est une illusion, d'abord parce que la recherche de la vraie liberté est celle qui nous permet, connaissant les lois de la Création et, à travers elles la volonté de son Créateur, de choisir de nous y conformer en les ayant reconnues comme source de Vérité et seule source du Bien. Mais nous avons vu que la science moderne ne peut nous faire accéder à la Vérité. Alors, où trouver la

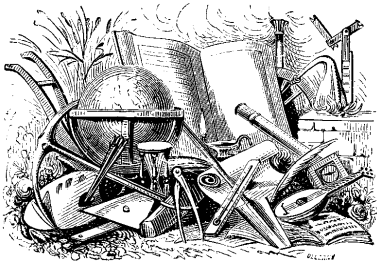
connaissance du Bien, dans ce que Guénon appelait le « règne de la quantité », sinon en l'homme lui-même ? Mais l'homme peut-il dire la Vérité ? Une telle prétention, on l'a cruellement éprouvé au cours du siècle passé, ne risque-t-elle pas de conduire aux pires excès ?

Mais l'illusion de la liberté vient aussi de ce que les bienfaits matériels que nous procure le "progrès", qu'il ne faut certes pas minimiser, s'accompagnent toujours de causes d'aliénation, de dépendance, d'exclusion des plus faibles : c'est notamment notre qualité de vie, la préservation de notre environnement, la conservation des espèces, à commencer par notre propre espèce, ainsi que le respect et la dignité des plus faibles qui sont en jeu. Comment pourrait-il en être autrement, si la recherche scientifique et ses applications ne sont liées à aucun des Principes qui lui sont supérieurs dans la hiérarchie des connaissances et que nous évoquions au début de cet article ?

Certes, nos sociétés s'inquiètent des dérives constatées, de celles auxquelles peuvent donner lieu les recherches scientifiques et surtout les applications qu'on peut en faire. Ces risques, nous le savons tous, sont réels. Il y a dans nos sociétés un souci d'éthique. L'existence de « comités d'éthique », de « comités de sages » et de



commissions diverses dans différents domaines, qui ont pour mission de faire des recommandations aux instances politiques, le montrent bien. Mais on voit bien les limites de telles entreprises. Ces limites sont dues aux pressions de toutes sortes dont elles sont l'objet : celles de groupes de pression économiques et politiques, des luttes sociales, des revendications corporatistes, des rivalités entre États. Nous ne citerons qu'un exemple : celui de la Commission française du développement durable, créée en 1993 par décret du Premier ministre et placée sous son autorité, qui n'a pu fonctionner que pendant dix ans : « *En mai 2003, constatant une impossibilité grandissante de travailler en toute indépendance, le président a présenté à regret sa démission au Premier ministre, décision approuvée par la majorité des membres actifs qui ont également décidé de mettre fin à leurs fonctions* ». ⁽¹⁹⁾



Renouer les dialogues

Faut-il se résigner ? Certes, non. Nous avons évoqué au début

de cet article la possibilité d'accès aux Principes premiers, par l'étude des lois de la nature, et nous en avons montré les fondements dans les textes bibliques. Encore faudrait-il que chacun de nous considère la Nature comme un Livre Sacré que l'homme doit apprendre à lire et interpréter avec respect. Cette lecture nouvelle passe selon nous par l'établissement d'une articulation entre les discours scientifiques et théologiques. Est-il possible de renouer de tels dialogues ? Il nous semble que le moment est favorable et que ces dialogues sont de nature à donner à la science comme à la théologie, un "angle de vision" qui manque à chacune d'elle aujourd'hui. Nous constatons que ces dialogues presque totalement interrompus jusqu'au milieu du XX^e siècle, se renouent peu à peu. Les recherches qui portent sur les bases possibles de leur articulation, encouragées par le pape Jean-Paul II et par d'autres chefs spirituels, font l'objet d'intéressants travaux, en particulier sur la manière dont la philosophie pourrait y servir de médiation. ⁽²⁰⁾

Il faut espérer que scientifiques, théologiens et philosophes seront toujours plus nombreux à se convaincre de l'intérêt de tels dialogues pour l'avancement de leurs recherches respectives. On doit donc se réjouir de toutes les initiatives qui, d'une manière

plus générale, visent à encourager les dialogues entre foi et raison, science et philosophie, philosophie et théologie. Il faut rappeler à ce sujet, le rôle que jouent depuis toujours, dans ce domaine, les Organisations Traditionnelles au sein desquelles ont toujours lieu de tels dialogues. Il faut souligner enfin les travaux de différents groupes d'études, dont la création a été suscitée par les développements de la physique nouvelle, où se retrouvent philosophes, artistes et chercheurs de toutes disciplines pour la promotion d'une authentique transdisciplinarité.

Références

- (1) *Humanisme et spiritualité*, Serge Toussaint, éd. Les Presses du Management, Paris 2001, p. 53-58.
- (2) *Écrits pour Regnabit*, R. Guénon, éd. Archè, Milan 1991, p. 37.
- (3) *La crise du monde moderne*, R. Guénon, éd. Gallimard, 1946, p. 51.
- (4) *Les principes de la philosophie, Lettre de l'auteur à celui qui a traduit le livre, Œuvres et Lettres*, Pléiade, éd. Gallimard, Paris 1953, p. 566.
- (5) *La crise du symbolisme religieux*, J. Borella, éd. L'âge d'Homme, Lausanne 1990, p. 41.
- (6) *Écrits pour Regnabit*, R. Guénon, éd. Archè, Milan 1991, p. 39.
- (7) *Science et Foi en quête d'unité*, J-M. Maldamé, éd. du Cerf, Paris 2003, p. 39-53 et 67-83. V. aussi p. 309-333.
- (8) *De Paracelse à Thomas Mann*, cité par P. Deghayé, éd. Dervy, Paris 2000, p. 189.

- (9) *Les seize documents conciliaires*, Vatican II, éd. Fides, Montréal et Paris 1967, p. 206.
- (10) *Somme Théologique*, Thomas d'Aquin, I, q. 68, a.1s.
- (11) J. Borella, *op. cit.*
- (12) Cité par P. Deghayé, *op. cit.* p. 185.
- (13) Lettre de Galilée au Père Benedetto « *Castelli, le 21 décembre 1613* ». (Cité par Jean-Paul II, Encyclique *Fides et Ratio*, § 34).
- (14) *Dieu ?* A. Jacquard, éd. Stock / Bayard, Paris 2003, p. 27.
- (15) *Du Vide et de la Création*, M. Cassé, éd. Odile Jacob, Paris 1993, p. 125-135.
- (16) *Entre science et religion*, T. Magnin, éd. du Rocher, Paris 1998, p. 63-68.
- (17) *Le hasard et la nécessité*, J. Monod, éd. du Seuil, Paris 1970.
- (18) *Traité de physique et de philosophie*, B. d'Espagnat, éd. Fayard, 2002, p. 429-461.
- (19) *Réflexions pour un monde vivable*, J. Testard, éd. Mille et une nuits, Librairie Arthème Fayard, Paris 2003, p. 9.
- (20) *Sciences et théologie*, D. Lambert, éd. Lessius, Bruxelles 1999, p. 73-130, 139-140, 209-215.

